

## III

## IRUN ET FONTARABIE.

De l'infâme *posada*, où ma mauvaise fortune m'avait conduit, jusqu'à Irun proprement dit, il y a quelques bonnes minutes de voiture et vingt-cinq minutes à pied pour le moins. Il faut franchir un petit pont sous lequel passe le chemin de fer, suivre une longue route ou allée bordée de platanes abritant de loin en loin quelques villas élégantes et de pauvres bicoques. Enfin on arrive à Irun ; on s'en aperçoit bien vite aux cahots précipités de la pitoyable guimbarde qu'on appelle dans ce pays l'omnibus de la gare. Les rues très étroites aux maisons anciennes et parfois curieuses montent et descendent brusquement. Quoi qu'on en ait dit, je n'ai rien trouvé de bien remarquable à Irun ; c'est une petite ville qui évoque en nous le souvenir de Montauban, de Castres..., et encore il faut beaucoup d'indulgence pour oser comparer Irun à Castres ou même à Montauban. L'église est dans le style de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance ; l'hôtel de ville est une lourde construction du siècle dernier. Quant au pavage, il est terrible pour nos chaussures : ce sont de petits cailloux ronds ou plutôt pointus, sur lesquels on déchire ses pieds et qui aident les voitures de la localité à vous briser les reins. D'ailleurs, ces cailloux, plus abominables que ceux de Tourcoing ou de Roubaix, nous les retrouverons, pour notre plus grand malheur, à Madrid, à Cordoue, à Huelva, dans toute l'Espagne.

Rien ne me retient à Irun et je vais visiter Fontarabie. Ma voiture — dois-je appeler ce véhicule une voiture ? — suit la rive gauche de la Bidassoa ; nous apercevons un ancien couvent de Capucins. Enfin les fortifications et les portes à moitié écroulées de cette vieille cité espagnole se montrent à nos yeux. Rien n'égale l'impression de tristesse que produit la vue de Fontarabie : c'est la ville morte dans toute son horreur. Ces grandes et belles constructions aux murs lézardés, aux

portes surmontées d'énormes écussons, avec leurs fenêtres grillées, leurs balcons qui menacent ruine, empruntent à la teinte noire que leur a donné le temps un aspect de désolation profonde. Et puis, dans les rues, aucun bruit ; à peine si un rare passant traverse la chaussée comme une ombre fugitive. Ou encore, au bord de la Bidassoa, large et calme, voilà à l'abri du soleil quelques pêcheurs qui dorment ou qui fument, étendus nonchalamment.

Il existe à Fontarabie une église qui offre cette particularité d'être du style gothique à l'intérieur et du style Renaissance à l'extérieur : pourquoi ? je l'ignore complètement. Le château de Fontarabie, qui date du dixième siècle et dont même les constructions qui dominent la Bidassoa appartiennent à des époques plus reculées, est intéressant à contempler et il faut reconnaître qu'au point de vue du paysage et du pittoresque, l'excursion de Fontarabie vaut la peine d'être faite. Pour ma part, je ne regrette nullement le temps ainsi employé.

Et je dois même avouer que je suis resté plus d'une heure à rêver, près de cette ville qui agonise, à son passé glorieux, à tout ce que ce nom de Fontarabie évoque en notre esprit. La Bidassoa, Fontarabie, que de pages de notre histoire pleines de ces deux noms ! Mais ne faisons pas de pédantisme et constatons plutôt combien varie la fortune, en considérant une dernière fois cette ville aux palais déserts, où semble ne plus habiter que l'ombre des fiers chevaliers, dont les blasons s'en vont en poussière et dont les intempéries démolissent les vieilles et seigneuriales demeures !

---

## IV.

## DE MADRID A SÉVILLE. — ENTRÉE DE LEURS MAJESTÉS A SÉVILLE.

Après avoir essayé de mastiquer un effroyable déjeuner dans ma posada, j'ai pris le train — enfin ! — pour Madrid, où je suis arrivé le lendemain vers dix heures et demie du matin. Je vous fais grâce des incidents de mon voyage ; grâce aussi du court séjour que j'ai fait à Madrid, dont je suis reparti le 7 octobre par le train *correo*, précédant de quelques minutes celui qui emmenait à Séville la reine régente d'Espagne et le petit roi Alphonse XIII. Le train royal avait été formé à la station de Mediodia — (gare du Midi) — de la façon suivante : il se composait d'un fourgon, d'un wagon-cuisine, d'une salle à manger, d'un salon de réception, d'une chambre à coucher, d'un salon pour la suite, du wagon de la direction des travaux publics ; enfin, en tête et en queue du train, se trouvaient des voitures de première classe où, indépendamment des serviteurs de la Maison Royale, se tenaient deux compagnies de gendarmes en grande tenue et fusils chargés. On voit par cette précaution que le train royal n'avait rien à craindre des bandits et qu'une attaque aurait été repoussée avec succès. Avouez toutefois que c'est bien espagnol, ce luxe de *guardias civiles* !

Dire que j'ai dormi en allant de Madrid à Séville, serait un mensonge ! A chacune des stations, où nous faisons arrêt et où nous précédions d'une heure le train royal, c'était des illuminations, des aubades, les cris, les rires, les quolibets d'une foule massée le long de la voie ferrée et attendant depuis de longues heures le train qui portait Sa Majesté Alphonse XIII. Parfois de braves andalous prirent notre train pour le train royal et poussèrent des bravos ! et des vivats ! à réjouir les sourds les plus endurcis. Quand ils s'apercevaient de leur erreur, les cris recommençaient de plus belle et parfois un de nos aimables compagnons de route, un journaliste espagnol, leur faisait de la portière un discours bien senti sur les avantages de la République. Ce même peuple qui

criait tantôt *viva el Rey!* criait aussitôt : viva la República, viva Castelar ! Ou bien, un des voyageurs leur criait, toujours par la portière : c'est moi, le roi ! et toute la population lui lançait des plaisanteries gaillardes, qui faisaient fuser de tous côtés de longs éclats de rire !

Quant à dormir, allez donc y songer !

Comme notre train entrait le huit octobre dans la gare de Séville, toutes les cloches sonnaient, des musiques militaires jouaient, le canon tonnait. Sur le quai, une foule d'uniformes de toutes couleurs, officiers, fonctionnaires chamarrés de décorations. Le coup d'œil était pittoresque au possible et la gare, décorée de faisceaux de drapeaux et de tentures aux couleurs espagnoles rouges et jaunes, formait un cadre éclatant à cet assemblage d'uniformes et de costumes aux couleurs criardes. Des pelotons de soldats de ligne en grande tenue, une compagnie de gendarmes à l'uniforme brillant et coquet attendaient, l'arme au pied.

Hors la gare, toutes les troupes de Séville étaient rangées en haies, le long des rues principales. Hussards au costume semblable à peu près à celui des hussards français, gendarmes à l'uniforme rappelant celui de nos gardes-françaises d'avant la Révolution, *guerillas* de ligne avec leur horrible képi en toile cirée, qui a l'air de tout ce qu'on voudra, — mais pas d'un képi !

Ce n'était que drapeaux, oriflammes, arcs de triomphe, maisons pavoisées, balcons décorés aux couleurs espagnoles, tapis étalés contre les murailles ! Séville avait un air de fête que je n'oublierai jamais ; ces maisons à la mauresque, avec leurs larges *patios* pleins de verdure et de fraîcheur, aux murs blanchis à la chaux, ou peints en rose pâle, en gris perle, en bleu clair, cette foule bigarrée, les hommes en vestons avec des *sombreros* de paille ou de feutre, les femmes la tête couverte de leurs mantilles, avec sur les épaules des châles de toutes couleurs et de toutes dimensions, tout cela formait un spectacle bien capable de frapper d'admiration et d'étonnement un parisien habitué à nos villes correctes et froides du Nord.

Ajoutez comme fond à ce tableau plein de vie et éblouissant, un ciel d'un bleu profond, d'un azur éclatant, au soleil dont vous n'avez pas la moindre idée en France, au soleil africain. Maintenant, figurez-vous défilant par ces rues pittoresques, tortueuses, mais larges cependant, entre deux rangées de soldats aux uniformes criards, contenant une

foule tumultueuse, un long cortège de cavaliers, de généraux, d'officiers et les voitures royales, simples landaus sans aucun autre luxe que les capotes pleines de fleurs. Devant les arcs de triomphe, de grands trépieds soutiennent des *braseros* où brûle de l'encens. On fait à ce jeune roi de six ans une réception digne d'un demi-dieu !

Sur les avenues et les places poussent des palmiers et des dattiers, une végétation tropicale qui ne laisse pas que de me causer une admiration extraordinaire. Le canon tonne au loin, les musiques jouent ; voilà le cortège royal qui se dirige vers la cathédrale, passe devant l'hôtel de ville, magnifique monument aux façades ornées de colonnes corinthiennes, de riches pilastres, de médaillons, de fleurs, de feuillages et d'arabesques avec une profusion qui frise le mauvais goût.

J'entre à la cathédrale, cette merveilleuse basilique greffée sur la tour mauresque de la Giralda, qui est la plus grande curiosité de Séville. Cette tour est toute en briques et si régulièrement construite que les arêtes en sont aussi vives qu'au premier jour. Elle s'élève tout droit jusqu'à 67 mètres de hauteur, où se trouve une large plate-forme qui supporte une autre tour de 28 mètres terminée par un élégant beffroi et couronnée par une statue colossale en bronze de la *Foi*, tenant à la main le *labarum*.

Je ne suis pas monté ce jour-là dans la tour et pour cause ! Les mesures de police les plus rigoureuses avaient été prises ; la foule était impitoyablement écartée de l'entrée de la cathédrale, qui n'était permise qu'aux personnes officielles. Je ne puis pénétrer dans l'intérieur que quelques instants avant le cortège royal. Dans cette immense cathédrale, ce ne sont par malheur qu'échafaudages et barrières en bois : on répare la nef principale, dont les dimensions énormes me sont ainsi cachées.

A chaque pas, on heurte un gendarme, le bicorne suspendu sur la nuque par la jugulaire et fusil au bras. Enfin voici le chœur, au milieu de la nef centrale ; c'est là que la reine régente et le roi vont écouter le *Te Deum* chanté en leur honneur.

Le chœur est séparé du reste de la cathédrale par une grande grille en fer forgé et doré, ouverte à deux battants ; à l'intérieur se trouvent plus de cent vingt stalles de style gothique, et, plus près de l'autel somptueux, les fauteuils réservés au roi, à la reine, aux jeunes princesses.

Une centaine de prêtres, évêques, enfants de chœur, officiants, envahissent l'espace laissé libre entre les rangées de sièges ; à l'entrée

du chœur, près de la grande grille, on place un dais très riche, porté par quatre prêtres et sous lequel on conduira le roi et la reine à leurs fauteuils.

Les cloches de la Giralda font vibrer les airs, les Suisses frappent le sol de leurs cannes : le roi et la reine régente vont pénétrer dans la Cathédrale. Les orgues jouent, les gendarmes présentent les armes ; voici quelques fonctionnaires en grand uniforme, puis le duc de Medina-Sidonia, grand chambellan de la reine, puis des enfants de chœur et des évêques. Enfin, entre les ministres, à cinq ou six pas de distance, le petit roi, en costume marin, très simple, s'avance tout seul, son grand chapeau de paille à la main. Il a l'air un peu chétif, mais bien portant cependant ; il a la tête forte, mais pas monstrueuse. Avec ses cheveux court frisés, d'un blond tirant sur le roux, il est fort gentil et il a l'air un peu effarouché.

A un certain moment, lorsqu'au milieu de cette nef vide, il aperçoit les trois ou quatre personnes qui ont obtenu avec moi la faveur d'entrer dans la cathédrale, il ne peut retenir un mouvement instinctif de crainte et il se retourne à demi vers sa mère qui, escortée des deux jeunes princesses royales en blanc, le suit à deux pas de distance.

La reine régente, très élégante dans une exquise robe grise de voyage, le rassure d'un sourire et nous jette un regard gracieux. Le petit roi, encouragé par sa mère, reprend sa marche et continue à petits pas de se diriger vers le chœur de la cathédrale, où il ne se figure peut-être pas très exactement qu'on va chanter le *Te Deum* en l'honneur de Sa Majesté Alphonse XIII, par la grâce de Dieu roi constitutionnel d'Espagne : entre nous, il n'a pas trop l'air de se douter que Sa Majesté Alphonse XIII et lui ne font qu'une même personne.

De la Cathédrale, le roi et la reine régente, suivis de leur cortège, se rendent au palais de l'Alcazar, qui est à côté. Ils vont prendre là un peu de repos, avant d'aller assister aux courses de chevaux à l'hippodrome et d'écouter toute la nuit les concerts, les aubades et les chants, qui vont les empêcher de dormir.

Le soir, Séville illumine, une foule immense emplit les rues ; mais l'enthousiasme est très faible ; la population est, je crois, indisposée par les mesures rigoureuses prises par la police. Il est vrai que peu de jours auparavant, un fou a tiré un coup de pistolet sur le général Coello, *capitan général*, et frère du sympathique et distingué colonel

Coëlle, président de la Société de Géographie de Madrid ; malgré la gravité de la blessure du général, son état n'a inspiré aucune crainte. Cet attentat, auquel quelques-uns avaient attribué un caractère politique, a sans doute affolé les autorités de Séville, qui ont pris des précautions tout à fait hors de propos.

Il aurait été de bonne politique, au contraire, de permettre à ces populations andalouses, si promptes à s'enthousiasmer, de voir de près le petit roi, le jeune Alphonse XIII, qui est sympathique et aimé à un double titre : comme enfant et comme roi !

Pressé par le temps, j'ai dû partir le soir même pour Huelva, où je suis arrivé le lendemain matin. Mais, avant de parler de mon séjour à Huelva et des fêtes du centenaire de Colomb, en même temps que des travaux du Congrès des Américanistes, je tiens à consigner ici l'agréable rencontre que je fis à Séville de mon très distingué confrère espagnol, M. F. Pérès Mencheta, directeur de plusieurs grands journaux espagnols et correspondant de l'agence Dalziel à Madrid. Je trouverai plus d'une fois encore, au cours de ce récit, l'occasion de parler de cet ami qui m'a rendu beaucoup de services et dont je n'oublierai jamais la bonne grâce et le charmant accueil.

Que de choses aussi me restent à dire sur Séville, perle de l'Espagne ! Nous en recauserons encore à mon prochain retour dans cette ville, où je suis resté dix jours avec la Cour, après les fêtes de Huelva.

---

## V.

### HUELVA.

A mon arrivée à Huelva, je ne trouve que très difficilement à me loger ; il me faut faire deux heures de courses en voiture, d'hôtels en hôtels, avant de découvrir dans une maison quelconque, baptisée hôtel pour la circonstance, une mauvaise chambre sans fenêtre et sans jour, presque aussi étroite que celle que j'eus à Irun et certainement plus incommode encore. Coût : 10 francs par jour ! Vous avez bien lu, dix francs par jour !

Le neuvième congrès des Américanistes s'est réuni à Huelva, afin de remémorer le souvenir des pénibles débuts de l'expédition de Christophe Colomb et de faire visiter à tous les savants venus de tous les pays du globe, ce couvent rendu à jamais célèbre de la Rabida, où Colomb, mourant de faim et exténué de fatigue, trouva asile et fut secouru par les Franciscains. On sait le reste et comment, grâce à l'intelligente sollicitude du père Juan Pérez de la Marchena, un nouveau monde a été conquis par la civilisation, ou plutôt selon une heureuse expression, comment le monde fut alors *doublé* !

Mais, si au point de vue historique et même pittoresque, on ne pouvait choisir localité mieux située qu'Huelva pour y tenir les séances du Congrès des Américanistes, il faut convenir aussi que cette petite ville commerçante et prospère, n'était pas préparée à recevoir l'affluence des visiteurs attirés par les fêtes projetées pour le séjour de Leurs Majestés. On a calculé qu'environ 30.000 étrangers et visiteurs, venus des provinces voisines, ont afflué à Huelva pendant ces fêtes ; dans une ville de 18.000 âmes, cette foule de nouveaux venus a causé une perturbation profonde.

On mange à Huelva une cuisine inconnue dans les pays civilisés : un seul hôtel passable, même remarquable par ses constructions et ses jardins, se trouve dans ce port andalou. Je lui dois une mention



spéciale, ne serait-ce que pour engager nos compatriotes à ne pas aller se faire écorcher vif par le propriétaire de cet hôtel, qui a usurpé un nom immortel pour en faire l'enseigne d'un repaire de bandits fin de siècle. Il faut dire, pour faire bien comprendre l'importance de ces quelques lignes de panégyrique, qu'avant comme après le Congrès on est nourri et logé à Huelva pour le prix énorme pour l'endroit de 7 à 8 francs par jour. A l'hôtel en question — (je n'y suis point descendu, grâce à Dieu ! car il n'y avait plus de place) — on a pour la circonstance fait payer la chambre 60 francs par jour, sinon plus, le déjeuner 4 francs, le dîner 6 francs et la bouteille de vin qui vaut 25 centimes dans le pays, 3 francs ; plus le service, les bougies, à des tarifs inconnus même des hôteliers de San Remo.

Mollement étendue le long d'un rivage aride et désolé, entourée de petites collines pittoresques, mais généralement dénudées, Huelva mire ses coquettes maisons blanches à un étage dans les flots jaunes et nauséabonds de l'immense baie formée devant elle par le confluent des *ríos* Tinto et Odiel. La rade est la partie la plus remarquable d'Huelva : malheureusement, à l'embouchure des deux rivières réunies se trouvent des amas d'alluvions qui ont formé une barre dangereuse ; la difficulté de franchir la passe de Saltès empêchera toujours les gros vaisseaux de venir jusqu'à Huelva et ce port très bien abrité tend à se combler de plus en plus.

Un endroit charmant de cette petite ville, dont les habitants, s'ils n'ont pu créer d'un coup de baguette magique les hôtels et restaurants nécessaires à un tel surcroît de population, n'ont rien négligé cependant pour rendre agréable notre séjour, c'est le Cercle Mercantile et Agricole, très bien installé, où un bal nous a été offert et où nous avons pu, tant qu'a duré le Congrès, nous considérer comme chez nous.

---

LE CONGRÈS DES AMÉRICANISTES. — ARRIVÉE DE LEURS MAJESTÉS  
A HUELVA.

La première séance du Congrès des Américanistes a eu lieu le 7 octobre dans le couvent de la Rabida, dont nous avons déjà dit deux mots et dont nous ferons plus loin une description plus détaillée.

M. Canovas del Castillo, arrivé à Huelva le 5 octobre, a présidé la séance d'ouverture et prononcé un remarquable discours, où il a fait l'histoire de la découverte de l'Amérique et démontré que les moines de la Rabida et de Palos ont été les principaux auxiliaires de Christophe Colomb. Il a terminé en disant que l'Espagne ne refusera jamais sa protection aux grands hommes de l'étranger.

Après la séance du Congrès un déjeuner a été offert à la Rabida aux Américanistes par les autorités locales. Une grande table était dressée dans la galerie haute pour le plus grand nombre des convives et une autre table se trouvait dans le réfectoire même où Christophe Colomb avait reçu l'hospitalité.

Mais je ne veux pas entrer dans le détail des séances du Congrès et de toutes les fêtes données en l'honneur de Colomb et des Américanistes : aussi bien je risquerais de remplir des pages inutiles et oiseuses. Le Congrès des Américanistes, fort nombreux, a tenu, je crois, trois séances à peu près régulières, mais si courtes, si remplies par les discussions byzantines que soulève toujours, hélas ! la constitution du bureau, que chaque fois il a fallu lever la séance au moment même où l'on allait commencer à faire quelques communications. On ne peut d'ailleurs s'amuser et travailler ; et, en vérité, à Huelva, nous avons eu trop de fêtes, trop de cérémonies et de banquets, pour pouvoir nous occuper sérieusement des questions si intéressantes mentionnées au programme du Congrès.

La présidence d'honneur du Congrès revenait de droit à M. Antonio Canovas del Castillo, dont j'aurai l'occasion de reparler et dont on ne saurait trop admirer le talent oratoire et la merveilleuse puissance de travail. M. Canovas del Castillo a présidé en Espagne durant les mois d'octobre et novembre 1892 le Congrès des Américanistes à Huelva, le Congrès juridique-ibéro-américain à Madrid, le Congrès littéraire, le Congrès pédagogique, le Congrès commercial, le Congrès militaire, le Congrès géographique hispano-américain ; il a présidé un nombre inouï de banquets et de cérémonies ; il a inauguré l'exposition historique hispano-américaine ; et il n'a laissé passer aucune occasion de prononcer de superbes allocutions, éloquentes et imagées, dignes de tous les éloges ! Pour ma part, je dois avouer qu'en voyant cet illustre homme d'État déjà âgé, voyager, inaugurer, présider, faire des discours, sans avoir l'air de ressentir la moindre fatigue, je me suis demandé le plus sérieusement du monde si le mot surmenage n'était pas un vain mot. La seule explication qui m'ait à peu près satisfait, c'est que surmenage ne doit sans doute pas trouver sa traduction en Espagne, où tous les extrêmes se touchent et où l'on voit M. Canovas del Castillo dépenser sans effort plus de vigueur intellectuelle et physique qu'un jeune homme, et un portefaix andalou, qui n'a fait que griller des cigarettes tout le long du jour, refuser de porter une valise le soir, sous prétexte qu'il en a déjà porté une le matin !

Le président effectif du Congrès était M. Antonio Maria Fabié, sénateur, ancien ministre de Ultramar ou des Colonies, homme d'esprit et de talent, et qui, ainsi que les secrétaires du Congrès, MM. Justo Saragoza et Eduardo Toda, méritent tous nos compliments, pour leur obligeance à l'égard des membres du Congrès.

Parmi les Congressistes présents à Huelva, délégués des Sociétés conviées à ces fêtes de la découverte du Nouveau-Monde, je remarque MM. Antoine d'Abbadie, le docteur Hamy, Oppert, de l'Institut de France, Adam, délégué du Ministère de l'Instruction publique, le docteur E. Chappet, vice-président de la Société de géographie de Lyon, Jean Dupuis, l'explorateur du Tonkin, le comte de Saint-Saud, auteur d'un remarquable ouvrage sur les Pyrénées, Gabriel Marcel, Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de géographie*, le baron de Baye, Guignard, de la Société française d'archéologie, Bastard, Bacqua, le chanoine Cazeaurang, le docteur Macé, le docteur Soulié, de Lyon, le docteur Jaubert, Drouet, ancien président des Antiquaires de Normandie, Pasquier, de Surgères, de Molens, le baron de Barghon

de Fort-Riom, homme érudit et écrivain distingué, représentant le Puy-de-Dôme, Chandon, de Poli, d'Aubépine, le sculpteur Soldi, dont les œuvres sont si estimées à Paris, l'abbé Tendron, d'Angers. Tels sont les nombreux compatriotes que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Huelva et à Madrid.

Parmi les Congressistes étrangers, je remarque MM. Zeller, Hellmann, Fastenrath, Kunne, Hœffiger, de l'Allemagne; Palma et Guido Cora, de l'Italie; mon aimable confrère Müllendorff, de la *Gazette de Cologne*, le savant baron de Nordenskiöld, dont le nom seul indique l'origine, MM. Fabricius, Irens-Bergh, danois; M<sup>me</sup> Soledad Acesa de Samper, déléguée de la Colombie, le professeur Storm, le docteur Georges Falkiner Nuttal, de Baltimore, MM. Zolrist, Claparède, de Genève, Laubat, de Belgique, et enfin M<sup>me</sup> la comtesse Ouvaroff, présidente de la Société d'archéologie, et ses deux charmantes filles. J'en passe et des meilleurs, la mémoire humaine étant bornée.

On peut voir par la liste ci-dessus, incomplète forcément et où je n'ai pas compris les délégués espagnols présents au Congrès et fort nombreux, non plus que les représentants officiels de toutes les puissances américaines invitées au Congrès et qui y assistaient, ainsi que l'ambassadeur d'Italie, que la plupart des nations avaient tenu à honneur de coopérer brillamment à ce Congrès et à célébrer par les œuvres scientifiques de leurs représentants une date unique dans l'histoire universelle. Les mémoires inédits présentés au Congrès et dont le manque de temps a empêché la lecture formeront plus de six volumes *in-quarto* que le gouvernement espagnol s'est engagé à publier. Attendons donc pour juger le Congrès de Huelva l'apparition de ces volumes qui, je le crains, se feront attendre assez longtemps.

J'ai eu l'honneur de déposer, au nom de mon illustre et regretté ami M. Altamirano, ancien vice-président de la République du Mexique, et au mien, quelques exemplaires de mon ouvrage sur *Le Mexique*, paru dans le *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, sur le bureau du Congrès des Américanistes.

\*  
\* \*

Je suis arrivé à Huelva le 10 octobre au matin et j'ai pu assister ainsi à l'arrivée de Sa Majesté la Reine d'Espagne, sur le croiseur *Conde del Venadisto*, suivi par les escadres des diverses puissances réunies à

Cadix pour honorer les fêtes du 4<sup>m</sup>e Centenaire de la découverte de l'Amérique. Malheureusement la barre de Saltès a empêché la plupart des gros cuirassés de pénétrer dans la baie de Huelva ; l'*Amiral Baudin*, le plus grand bâtiment de guerre, est forcé ainsi de retourner à Cadix, tandis que son commandant M. Maréchal monte à bord du *Vautour* et vient s'ancrer en face d'Huelva. Le *Vautour* et le *Dragon* sont les seuls navires de guerre français en rade d'Huelva.

Vers cinq heures du soir, le croiseur royal entre dans la baie d'Huelva, salué par les coups de canon des escadres. Mais Leurs Majestés ne descendront à terre que le lendemain.

La veille, un grand banquet avait eu lieu à l'hôtel Colomb, sous la présidence de M. Canovas del Castillo. Signalons au dessert deux toasts remarquables portés par deux compatriotes : en réponse à un verbeux toast de M. Hellmann, délégué allemand, buvant, en espagnol germanisé, à l'*Allemagne, alliée naturelle de l'Espagne*, M. Adrien Planté, maire d'Orthez, qui possède admirablement la langue du Cid, a obtenu un véritable succès en exprimant avec chaleur et élégance les sentiments de sincère amitié que tous les Français ont pour les Espagnols, leurs frères latins ! Ensuite, notre savant membre de l'Institut, M. Oppert, qui a autant d'esprit que d'érudition, a porté un toast bien amusant et bien spirituel à M. Canovas del Castillo, à la *cuisinière* qui a si bien su organiser les fêtes d'Huelva. On a ri, mais tout le monde a compris.

Après le banquet, qui a été magnifique (trois cents couverts), nous nous sommes rendus au bal du *Cercle du Commerce et de l'Agriculture*, où toute la société de Huelva est venue nous faire fête. Nous avons admiré plusieurs gracieuses danseuses, au type andalou bien caractérisé.

---

## VII

### VISITE AU MONASTÈRE DE LA RABIDA.

Mais avant de parler du débarquement de Leurs Majestés et des fêtes qui suivirent, laissez-moi vous conter l'excursion que je fis, le 10 octobre, dans la matinée, au monastère de la Rabida et vous donner une description sommaire de cet édifice historique.

Le couvent de la Rabida s'élève sur une des collines pelées qui avoisinent Palos, sur la rive du Rio Tinto, en face d'Huelva ; il faut, pour s'y rendre, prendre une *lencha* à voiles ou à quatre rameurs et traverser la baie, ce qui demande une grande heure. Vu de loin, le couvent offre un aspect très pittoresque ; la côte basse, marécageuse, toujours envahie par la mer aux heures de marée, n'offre aucun point d'atterrissement facile ; on y a construit, par conséquent, un débarcadère magnifique en l'honneur de la reine régente et c'est là un immense progrès qu'on a réalisé. Auparavant il fallait se faire transporter à dos d'homme pendant près de trois cents mètres avant de mettre pied sur un sol à l'abri des eaux.

Le gouvernement espagnol, à l'occasion de l'inauguration du monument remarquable qu'il a élevé à Christophe Colomb, sur l'esplanade qui se trouve derrière le couvent, en face de la croix modeste au pied de laquelle celui qui donna un monde à l'Espagne vint choir, à demi-mort de faim et de fatigue, suppliant qu'on prît soin de son petit enfant, le gouvernement espagnol, dis-je, a accompli autour du couvent de la Rabida, de véritables tours de force. Des routes ont été tracées du débarcadère au couvent, contournant la colline sur laquelle le vieux monastère dresse ses murailles lézardées, des routes avec remblais et bordées de platanes et autres arbres à qui, je l'espère, Dieu prêtera longue vie. De ci de là, sur les flancs de la colline, des parterres de fleurs ont été dessinés ; autour du monument, un véritable jardin anglais a été ébauché. Avec le temps, avec des soins, si les Francis-

cains habitent et restaurent ce couvent qui est, après tout, une vaste construction facile à aménager, car elle a été restaurée en grande partie par les soins du duc de Montpensier, il est à prévoir que les plantations faites à l'occasion du centenaire pourront prendre racine et changer en riante oasis cet endroit désolé. Mais je ne dois pas cacher que la question de l'irrigation me semble bien difficile à résoudre en cet endroit ; et cependant il faut absolument de l'eau pour ces plantations récentes qui, lors de l'inauguration du monument de Colomb, le 12 octobre, avaient déjà les feuilles jaunies et flétries, tout l'air de mourir de soif sous le soleil torride.

Le monastère proprement dit se dresse sur la colline, masquant, aux visiteurs qui viennent du débarcadère, la croix au pied de laquelle Colomb se laissa tomber. Une porte plein-cintre donne accès dans le *patio* qu'entourent des quatre côtés des arcades ; au premier étage, une longue galerie sur laquelle s'ouvrent des cellules dont les fenêtres laissent apercevoir un magnifique panorama : à droite, c'est l'océan et la baie d'Huelva ; à gauche, dans le lointain, les cîmes de la Sierra Arоче.

Au fond de la galerie, les visiteurs trouvent une grande salle carrée au milieu de laquelle est placée une table, très ancienne et très curieuse ; c'est là que l'on s'inscrit. Dans cette salle habitait autrefois le prieur Juan Perez de la Marchena ; on y remarque un portrait de Colomb et quatre tableaux qu'y a fait porter le duc de Montpensier lorsque, en 1859, il fit restaurer le monastère près de tomber en ruines. C'est, en effet, à la générosité du duc de Montpensier que l'Espagne doit de posséder encore ce monument glorieux de son passé.

La chapelle du couvent est modeste et imposante à la fois par le cachet austère de son architecture.

Le monument de Colomb est une grande colonne élevée sur un soubassement en pierres formant une pyramide avec seize degrés et une rampe aux quatre angles ; le pied de la colonne qui doit avoir trente mètres en plus du soubassement, est octogone ; à douze mètres à peu près se trouve un balcon en saillie avec, pour supports, quatre proues de navire dorées ; puis, se dresse le fût cannelé en pierre, terminé par des feuilles d'acanthé gigantesques et une couronne royale en bronze, portant un gros globe terrestre à jour, sur lequel court une inscription dorée et que surmonte une croix.

Devant ce monument, à droite, une très jolie tribune a été édifiée en pierres de taille pour permettre d'y installer le pavillon sous lequel

s'abritera, le 12 octobre, la famille royale d'Espagne. Il est à souhaiter que tous ces travaux, qui ont dû nécessiter des dépenses énormes, ne soient pas condamnés à une destruction prochaine : il appartient aux Franciscains, à qui la reine régente vient d'en faire un cadeau royal, d'entretenir, avec un soin jaloux, ces vestiges de l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'Espagne, ce monument de Colomb, qui deviendra pour les Américains un lieu de pèlerinage obligatoire.

---



## VIII

## LES FÊTES D'HUELVA

Après cette digression, revenons à nos moutons, c'est-à-dire au récit des fêtes dans l'ordre où elles ont eu lieu.

Le 11 octobre, à dix heures du matin, la reine régente d'Espagne a débarqué *incognito*, laissant à bord du *Conde de Venadisto* le jeune roi et les infantes. Aucun honneur officiel n'a été rendu à la reine à ce moment.

A onze heures, on a chanté le *Te Deum* à l'église de la Conception.

La reine est remontée à bord du croiseur *Conde de Venadisto* et à une heure Leurs Majestés ont débarqué officiellement. Depuis le môle jusqu'à la place de la *Merced*, les gendarmes (*guardia civile*), les carabiniers, les hussards et deux bataillons du 50<sup>e</sup> régiment d'infanterie, faisaient la haie, au son des cloches et au bruit des salves d'artillerie.

A deux heures, au palais de la Députation provinciale, sur la place de la *Merced*, ont été reçus solennellement les fonctionnaires civils et militaires et les personnages officiels. Cette réception a eu lieu dans la grande salle du trône, tendue de velours rouge.

La reine a pris place sous un dais de velours cramoyisé. Elle portait une ravissante robe, dont la jupe était en soie gris-perle, rehaussée de broderies d'argent, et le corsage en soie et dentelles noires. Sur la tête, la couronne royale en diamants. A ses côtés se tenait le petit roi Alphonse XIII, vêtu de blanc, un chapeau de paille à la main. Un peu en arrière, les deux infantes, toutes gentilles, en rose pâle.

Le duc de Medina-Sidonia, assisté de M. Canovas, du général Primo di Rivera et de l'amiral Béranger, a présenté d'abord à Leurs Majestés les dames étrangères, puis le Corps diplomatique composé seulement de l'ambassadeur d'Italie et des ministres plénipotentiaires des Républiques de l'Amérique du Nord et du Sud, la députation provinciale et enfin les officiers de marine espagnole, très nombreux en ce moment à Huelva.

A trois heures et demie, Leurs Majestés paraissaient sur le balcon du palais, qui était tendu de velours rouge. La foule les a acclamés. Le jeune roi a salué à plusieurs reprises ; l'enthousiasme était à ce moment indescriptible. Le défilé du cortège historique a commencé aussitôt. Les chars allégoriques étaient fort beaux ; celui des vendangeurs a été très applaudi. Des jeunes filles se détachaient du cortège et offraient à la reine régente et au roi Alphonse XIII des fleurs et des produits agricoles d'Huelva et des environs.

Leurs Majestés se sont rendues, à cinq heures, à l'hôtel Colomb, où se tenait la séance solennelle de clôture du Congrès des Américanistes. L'ancien Ministre des Colonies, président du Congrès, a retracé, en quelques paroles éloquentes, les travaux de cette réunion extraordinaire. Le président d'honneur, M. Canovas del Castillo, a ensuite remercié, au nom de S. M. la Reine, les membres du Congrès du brillant concours qu'ils ont apporté aux fêtes du Centenaire.

A neuf heures du soir, à l'hôtel Colomb, il y a eu une grande réception au cours de laquelle les membres du Congrès ont été présentés à la reine régente. Un bal a suivi la réception.

Au cours de cette soirée, nous avons pu nous entretenir avec le commandant Maréchal, qui a bien voulu nous donner sur sa mission officielle les détails suivants :

« Le gouvernement français ayant reçu une invitation diplomatique d'envoyer des navires de guerre à Huelva à l'occasion du Centenaire de Colomb, j'ai reçu l'ordre de venir ici avec quatre navires, dont l'*Amiral Baudin*, le *Vautour* et le *Dragon*. Il est exact, comme on l'a dit, que je n'ai eu à remettre à la reine aucune lettre autographe du président Carnot. Suivant les ordres que j'ai reçus, j'ai dit à la reine, en lui étant présenté ce soir même avec les autres chefs des escadres étrangères : — « Je suis chargé par le Président de la République » française et par le gouvernement français de féliciter Votre Majesté » des brillantes fêtes d'Huelva et de la remercier d'y avoir invité les » marins français.

» Le président Carnot et le gouvernement de la République font des » vœux sincères pour le bonheur de Votre Majesté, du roi Alphonse XIII » et de la famille royale, ainsi que pour la grandeur et la prospérité de » cette noble et généreuse nation espagnole. »

» Je dois ajouter, nous a dit le commandant Maréchal, que Sa Majesté s'est montrée franchement charmante et qu'elle a causé longuement avec moi. »

## IX

INAUGURATION DU MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB  
SUR L'ESPLANADE DE LA RABIDA.

La reine a signé le lendemain matin, 12 octobre, jour anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, un décret concédant le monastère de la Rabida aux Franciscains. Sa Majesté a conféré la Toison d'Or au duc de Véragua, descendant de Christophe Colomb ; elle a ensuite accordé leur grâce à cinq condamnés à mort et à tous les condamnés pour délits de presse ou délits électoraux ; enfin, elle a accordé de nombreuses remises de peines à des condamnés de droit commun.

La reine a déclaré que le 12 octobre serait à l'avenir jour de fête nationale.

A onze heures, la reine régente, le jeune roi et les princesses se sont embarqués sur le croiseur *Conde de Venadisto* et se sont rendus au couvent de la Rabida pour présider à l'inauguration du monument de Christophe Colomb, dont nous avons donné plus haut la description.

Les officiers des escadres anglaise, allemande, russe, portugaise et américaine ont été transportés au couvent de la Rabida par le torpilleur français le *Dragon*, qui a été mis obligeamment à leur disposition par le commandant Maréchal et dont le commandant Fautrad a fait les honneurs avec une bonne grâce et un tact qu'on ne saurait trop louer. Inutile d'ajouter que cette courtoisie toute française a été très remarquée.

Mais je demande la permission de consigner ici un de mes souvenirs de voyage les plus agréables : la rencontre de notre marine de guerre à l'étranger cause toujours à nos cœurs français une émotion poignante et agréable à la fois. Nous sommes, en outre, envahis d'une patriotique fierté en voyant la façon irréprochable dont sont tenus nos vaisseaux

de guerre, la discipline, le maintien, l'air jovial et énergique de nos marins. Il est rare que nos officiers de marine ne soient pas des hommes du monde, de conversation charmante, de grande érudition. Pour ma part, tous ceux que j'ai connus jusqu'à ce jour m'ont fait la meilleure impression ; et, en disant que les navires, faisant partie de l'escadre française envoyée à Huelva, étaient les mieux tenus et les mieux commandés que j'ai vus, je ne ferai certainement pas un petit éloge de leurs chefs et de leurs équipages.

Le *Conde de Venadisto* est arrivé à une heure à la Rabida, après avoir mis près de deux heures pour traverser la baie. De l'instant où le croiseur royal a levé l'ancre jusqu'à celui où il a mouillé en face du monastère, la rade n'a cessé de retentir des coups de canon tirés en l'honneur de Leurs Majestés. Plus de mille coups de canon nous ont déchiré les oreilles, chaque navire tirant des salves ; et les coups de canon se suivaient, partaient ensemble sans relâche, ébranlant l'atmosphère et produisant un tapage assourdissant. Quand la reine et le roi sont montés dans l'embarcation qui les mène à l'embarcadère, dont j'ai déjà parlé, et qui avait été décoré de tentures rouges et jaunes et de drapeaux pour la circonstance, les batteries de terre ont fait chorus avec les canons des vaisseaux et le vacarme a redoublé.

Leurs Majestés ont été reçues au pied du débarcadère par M. Canovas del Castillo, par les ministres et les personnages officiels amenés auparavant par le *Pielago*.

Leurs Majestés sont montées dans un landau attelé de quatre belles mules noires, originalement pomponnées à la mode andalouse. L'attelage gravit en quelques minutes la colline, au sommet de laquelle se trouve le couvent de la Rabida. Sur les pentes arides de cette colline on a planté, pour la circonstance, un certain nombre d'arbustes, dont les lignes viennent aboutir au jardin qui environne le monument de Colomb situé sur l'esplanade, derrière le monastère.

La reine régente s'est rendue d'abord à la chapelle et a entendu la messe, puis elle a pris place dans la tribune officielle pour assister à l'inauguration du monument ; à la place royale, on avait installé un dais très élevé garni de rideaux de velours rouge bordés de glands jaunes ; derrière Leurs Majestés, le mur était tendu de magnifiques tapisseries anciennes. Tout autour de cette tribune, les bannières espagnoles flottaient en grand nombre. La reine, le jeune roi et les infantes ont été acclamés. La reine portait une robe de soie noire avec devant